

LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS



LA FIN DU COMPROMIS DES COMMUNES,
 OU LA GRANDE RECONCILIATION DES
 CATHOLIQUES et des Doctrinaires !!



ABONNEMENT : Un an . . . fr. 7 00 Franco par la Poste

Bureaux 12 - Rue de l'Étuve - 12 A LIÈGE Rédacteur en chef : H. PECLERS

LE FRONDEUR

ANNONCES : La ligne . . . fr. 30 RÉCLAMES : Dans le corps du journal La ligne . . . » 1 00 Fait-divers . . . » 3 00

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

Progressistes dupés.

L'article que nous avons publié au sujet du rôle de dupes joué par les progressistes, au sein des Associations libérales, a déçu aux démocrates naïfs visés par nous.

Ces braves gens qui croient se montrer énormément malins en restant dans les Associations libérales doctrinaires, sont froissés de s'entendre traiter comme de simples jobards.

Leur irritation se conçoit — mais elle ne peut modifier notre opinion à cet égard.

Pour nous, les progressistes font une amère bêtise en restant dans les Associations libérales, où, manifestement, ils n'arrivent à rien, qu'à attraper des horions.

Pour nous, l'union entre les doctrinaires et les démocrates devient de plus en plus irréalisable.

Les derniers événements l'ont démontré ; les doctrinaires, beaucoup plus conservateurs que libéraux, se rapprocheront des catholiques plutôt que de céder sur un seul point aux progressistes.

Plutôt que d'accorder une extension du droit de suffrage aux progressistes, ils accorderont une augmentation de traitement aux chanoines.

Plutôt que de faire une loi protégeant sérieusement les ouvriers victimes d'accidents, ils protégeront légalement les petits-frères victimes des tribunaux.

Pour eux, la politique des intérêts, la politique du ventre est la chose principale ; la politique de principes est l'accessoire — moins que cela même : c'est simplement le rideau derrière lequel on peut se livrer à tous les tripotages fructueux.

D'ailleurs, si les doctrinaires avaient voulu, sérieusement, l'alliance avec les progressistes, ils auraient depuis longtemps adopté le principe de la représentation proportionnelle qui, seule, aurait témoigné d'un sincère désir d'entente loyale.

Mais — dit un journal liégeois qui combat les conclusions de notre précédent article — les doctrinaires de l'Association libérale n'ont pas eu à repousser la représentation proportionnelle, puisque celle-ci n'a pas été proposée à l'association.

Mais, pourquoi, la représentation proportionnelle n'a-t-elle pas été proposée par les progressistes ?

Apparemment parce que les progressistes savaient d'avance qu'elle serait repoussée — car, dans le cas contraire, ces étranges progressistes ne présenteraient même pas, avec chance de succès, une proposition avantageuse — pour eux — seraient de vulgaires imbéciles.

Cette discussion du reste est inutile et les faits parlent assez haut pour que l'on puisse se dispenser d'ergoter.

Chaque fois que les progressistes ont lutté à l'Association libérale ils ont été battus à plates coutures.

D'abord quand il s'est agi des incompatibilités.

Ensuite, lors de la réélection de M. Hanssens.

Plus tard, quand il s'est agi de l'expulsion de M. Oscar Beck.

Enfin, quand il a fallu se prononcer sur la honteuse exécution du pauvre Célestin Demblon.

Nous en passons — et des meilleures.

Or, qu'est-il arrivé quand la lutte a été engagée en dehors de l'Association.

M. Hanssens — mauvais dernier à l'Association — a passé beau premier devant le corps électoral.

M. Beck, chassé de l'Association, a obtenu, en engageant seul la lutte, un nombre de voix à peu près égal à celui que toutes les influences doctrinaires réunies avaient pu donner aux candidats de l'Association.

Ces simples exemples prouvent assez de quelle force disposeraient les progressistes s'ils se décidaient à s'organiser pour la lutte en dehors du lupanar doctrinaire.

Toutes les arguties des progressistes-associationnistes ne parviendront pas à empêcher que M. Magis, doctrinaire, à la tête de ses pareils, soit élu, sans avoir même à se donner la peine de lutter. La lutte, la grande lutte, dans cette société ridicule, se concentre entre d'illustres personnages comme des Lourties ou des Simonon, êtres inconnus, ignorant peut-être ce que signifient les mots de libéralisme ou de démocratie — et divisés simplement par de misérables questions d'intérêts locaux et d'ambitions villageoises.

De temps à autre, il est vrai, les doctrinaires, par charité, laissent passer un progressiste, mais ce n'est jamais que quand ce progressiste est noyé dans un assez grand nombre de doctrinaires, pour n'être point dangereux.

La preuve en est d'ailleurs dans ce fait indéniable que les progressistes admis, soigneusement muselés, dans la bergerie doctrinaire, n'ont jamais rendu le moindre service aux démocrates de l'Association.

Ils n'ont ni empêché M. Demblon d'être révoqué, ni M. Beck d'être exclu.

Que nous fait donc alors la présence dans le comité de l'Association de deux ou trois progressistes, puisqu'il n'y font rien.

Du reste, si même les progressistes parvenaient à avoir un jour la majorité dans les associations — ce que nous ne pensons pas, les doctrinaires, maîtres des grandes administrations, ayant bien plus facile de faire des fournées de membres — ils n'en seraient pas plus avancés.

Immédiatement les doctrinaires — moins naïfs, eux — s'empresseraient de quitter une société dont ils ne seraient pas les maîtres et ils s'empresseraient alors de chercher à s'entendre avec leurs bons amis cléricaux.

Et toute la lutte serait alors à recommencer, devant le corps électoral.

C'est-à-dire que les progressistes après s'être résigné, pendant des années, à être battus, se trouveraient alors dans la situation, où ils seraient demain s'ils quittaient l'Association !

Ils devaient lutter ouvertement contre les doctrinaires.

Or, puisque, inévitablement, il faudra en arriver là, pourquoi ne pas commencer tout de suite.

Nous avons épousé la doctrine qui nous fait des queues et qui nous injurie par-dessus le marché — quand elle ne nous flanque pas des raclées.

Nous faisons un mauvais ménage. Divorçons !

Ainsi, du moins, on saura ce que nous sommes et la doctrine ne pourra plus nous endosser les enfants qu'elle se fait faire par les cléricaux qu'elle racroche sur les trottoirs des lois scolaires et des budgets des cultes.

Le progressisme a épousé une vieille catin qui le déshonore et qui lui coûte les yeux de la tête.

Qu'il la lâche.

D'abord cela sera plus honnête.

Et — ensuite — moins bête.

CLAPETTE.

Perspectivophobie.

Cet animal de Ziane a décidément une horreur invincible pour toutes les perspectives :

On sait avec quel parti pris il a gâté celle de la rue Grétry, en faisant placer au bord de la Meuse les poteaux du téléphone.

On se souvient que, dans le seul but de gâter la perspective de la rue Jonruelle, il avait fait construire une maison en plein dans l'axe de cette rue. Cela nous a même coûté vingt-cinq mille francs, quand il a fallu démolir ce bâtiment.

Et aujourd'hui, voilà que cet échevin de malheur gâte encore une magnifique perspective, celle du quartier Ste-Marguerite.

Cette perspective, on pouvait l'admirer, il y a quelque temps encore, du haut de la terrasse — connue sous le nom de Tribay — qui domine la rue des Fossés, à St-Laurent.

Aujourd'hui, on ne peut plus jouir de ce point de vue.

Il y avait là une perspective — et cela gênait Zizi.

Ne pouvant raisonnablement établir là des perches — qui, d'ailleurs, n'auraient pas suffi à gâter complètement la perspective — il a fait construire, en cet endroit, une baraque en planche où l'on remise tous les outils détraqués appartenant à la ville.

On dit même que le cerveau de Zizi y est déjà.

M. Ziane pouvait choisir dans l'occurrence, parmi les trente-six magasins ou hangars disponibles en ville. Mais il y avait une perspective à gâter et Zizi n'a pas hésité.

Conclusion : les locataires des maisons qui se trouvent dans les environs de cette nouvelle boulette de Ziane, démenagent avec entrain en réclamant des diminutions de prix des loyers — et Zizi est adoré par une centaine de personnes de plus.

M. Lambert et M. Dubois.

Conte progressiste.

Je ne sais pas si vous avez connu M. Lambert. Tout le monde a connu M. Lambert ; un homme qui vous dépensait mille francs pour une élection, qui faisait ses Pâques, engueulait les curés, lisait l'Enquête scolaire, pronait Louis-Philippe, admirait Frère-Orban, et mourut en première classe l'an passé administré de Notre Mère la Ste-Eglise.

Pauvre M. Lambert ! C'est la mort de M. Dubois qui l'a tué. Que voulez-vous ? Est-ce que ce crétin de Dubois qui allait à la messe tous les dimanches, qui buvait du bourgogne avec tous les calotins de la paroisse, ne se mélaît pas de critiquer M. Bara et M. Frère-Orban, l'Etoile belge, l'Enquête scolaire et tous les libéraux les plus posés de la commune !

Voyons, sérieusement, mettez-vous à la place de M. Lambert. M. Dubois, depuis quarante ans, c'était son joujou, son passe-temps, sa tête de Turc. Tous deux avaient été tour à tour bourgmestres ; selon les caprices de l'urne électoral ; tous deux s'en voulaient, se querelaient, se déchiraient dans les gazettes, se faisaient donner des charivaris dans la rue. M. Lambert traitait M. Dubois de jésuite. M. Dubois traitait M. Lambert de pétroleur, et quand M. Dubois, il y vingt-cinq ans, avait demandé un crédit pour restaurer les tableaux de l'église, comme M. Lambert lui avait rivé son clou ! Tout le monde se rappelait cela. M. Lambert, il est vrai, avait fini par voter le crédit demandé, pour ne pas se faire remarquer, mais comme il avait bien dit à M. Dubois qu'il en avait assez, lui, des bondieuseries de la calotte et de *desecce homo* de la boutique du curé ! Tonnerre ! c'était un rude homme que M. Lambert, un homme à poigne, un homme de principes, roide comme une barre de fer, et si quelque chose a jamais étonné les gens, c'est que deux de ses fils se soient fait curé et trois de ses filles béguines. Ce n'est pas lui qui se ferait curé ni béguine. Tonnerre !

Oui, tout cela est vrai, mais, voyez-vous, quand on a le tempérament et les convictions de M. Lambert, c'est qu'on est né pour la lutte, il n'y a plus de combattants.

M. Dubois est mort il y aura deux ans aux prunes. Ça, par exemple, ce n'était pas une grande perte, car enfin, ce n'était qu'un clercal, et de cette graine-là, comme disait M. Lambert, on en a toujours assez. Sa famille ! Bah on ne manque jamais de rien quand on est ami des soutanes, et comme on dit aux pays wallon, une ardoise d'église est le meilleur et le plus inébranlable des abris.

Oui, mais, M. Lambert, lui, que va-t-il devenir !

Ah, vous vous dites peut-être : cet homme va être heureux, M. Dubois ne sera plus là pour le contrecarrer, pour le contredire, pour lui rire au nez, pour lui mettre le bâton dans les roues.

M. Lambert, sans opposition, va régner dans la commune, et surtout y faire régner ses principes à lui, les principes du libéralisme, de M. Rolin-Jacquemyns et de M. Frère-Orban.

Ne jugez pas si vite.

Quand M. Dubois fut mort et enterré, quand M. Lambert, en revenant de l'offrande, vint retrouvé au cabaret du *Cheval Blanc* tous ses amis les libéraux dont il était l'oracle, qui fut embarrassé ? Ce fut M. Lambert.

Sur qui allait-il taper, maintenant que son vieux Dubois n'était plus là ?

Polichinelle sans gendarme, Arlequin sans Pierrot, cela n'a pas le sens commun. Que faire ?

Discuter un programme ? M. Lambert n'avait jamais su ce que cela veut dire, un programme. Il était libéral lui, Lambert, et c'était incontestable puisqu'il n'allait à la messe qu'aux jours d'enterrements, qu'il malmenait Dubois et tournait les curés en bourriques. Il était libéral, c'est certain, puisqu'il mettait toujours sa croix dans le carré bleu aux élections, mais enfin, M. Lambert devait bien savouer qu'il ne savait pas au juste ce que c'est qu'un libéral, ni pourquoi il était libéral, et il ne pouvait se dissimuler qu'aujourd'hui que Dubois était mort, qu'on lui avait volé son calotin, le rôle de libéral deviendrait terriblement difficile pour lui.

— Diable, se dit M. Lambert, comment vais-je m'y prendre pour me passer de ce sacré Dubois ?

Administrer ? Faire des routes ? Endiguer le ruisseau ? Diminuer les contributions ?

M. Lambert n'y pensa même pas. Il n'était pas administrateur, lui ; il n'allait pas non plus casser des pierres sur un chemin ; le ruisseau ne le regardait pas, et quant aux contributions, on ne peut les augmenter ou les diminuer quand on veut, il n'y a rien de précieusement libéral là dedans.

Or, M. Lambert voulait faire du libéralisme. Libéralisme avant tout, qu'importait le reste ? Il n'était pas le plus vieux libéral de sa commune, pour faire travailler des maçons et paver des chaussées. Ça Dubois l'aurait fait aussi bien qu'eux, et sacrebleu, lui, Lambert, un libéral, avait autre chose à faire.

Cependant, les jours succédèrent aux jours et les mois succédèrent aux mois. M. Lambert maigrissait à vue d'œil.

Pourquoi aussi ce damné Dubois était-il mort comme ça, sans crier gare, à soixante-deux ans ? Est-ce qu'on meurt à soixante-deux ans quand on est catholique et qu'on a des adversaires libéraux à entretenir ?

Pauvre M. Lambert ! Il se considérait comme un orphelin depuis la mort de M. Dubois, et il avait bien raison, le pauvre homme, car déjà l'on se disait partout à l'oreille que Lambert était touché, maté, fini. Il ne savait plus rien dire maintenant, et les bonnes âmes (on en trouve partout), allaient jusqu'à dire que Dubois n'était mort que sur les ordres de l'évêché, lequel avait ainsi réduit au chômage forcé le libéralisme de M. Lambert.

Qu'arriva-t-il ? on le devine aisément. La fraction Dubois morte avec son chef fut un jour bien surprise de s'apercevoir qu'en réalité les Lambertistes vainqueurs étaient aussi incapables d'administrer la commune que l'avaient été les Duboisiens autrefois et que tant sous le rapport de la bêtise que sous celui de l'incapacité, il y avait égalité parfaite entre tous les gens du village ; que l'on peut être imbécile dans tous les partis, libéral ou catholique, et que, de même que l'on peut radoter en allemand comme en français, on peut fort bien être doctrinaire ou calotin, mais cependant rester fou à lier.

On se rappela la vie si bien remplie du pauvre Dubois, l'existence si dévouée du vieux Lambert et l'on en arriva sans difficultés à conclure qu'en somme ces deux braves bourgmestres, tout en se querellant, en se démollissant l'un l'autre avaient négligé, il est vrai, les intérêts de la commune, mais en revanche, avaient singulièrement arrondi leur petit magot, Dubois avec sa clientèle des couvents, Lambert avec son étude libérale.

M. Lambert ne survécut pas à l'affront que le décès de Dubois lui avait infligé. Vivre sans taper sur le goupillon, ne pouvait convenir à cette âme ardente, ignorante mais aboyeuse pour laquelle en dehors de la question libéro-cléricale tout est vanité, rien que vanité.

Il mourut un jour au soir, d'une affection de doctrine.

Il traînait depuis longtemps. Vainement ses amis se déguisèrent-ils en curés, en calotins, en ultramontains, pour l'exciter et par une bienfaisante colère ramener chez le patient la vie qui s'éteignait : tout fut inutile, et juste à la St-Jean M. Lambert entra en jouissance de sa dernière demeure, vis-à-vis de celle de M. Dubois.

Puisent ces deux illustres combattants guerroyer encore dans leur maison souterraine. Ils ont l'éternité devant eux ; il n'en faut pas moins pour terminer le tournoi qu'ils avaient commencé sur la terre.

Puisent aussi les libéraux et les calotins prendre exemple sur mon héros et se rappeler qu'en saine politique, il faut combattre ses adversaires, mais avec modération, sans leur faire trop de dommages, les entretenir même au besoin, de manière à toujours avoir du pain clérico-libéral sur la planche.

C'est grâce à cette sage prévoyance que notre libéralisme règne et régnera longtemps encore. Il comprend qu'il ne serait rien sans les cléricaux ; c'est avec les cléricaux qu'il amuse le public, qu'il effraye les naïfs. Mais il ne veut pas la mort des pêcheurs catholiques. Il leur vote tous les jours des appointements, il les cajole et ne les frappe que juste assez fort pour divertir la galerie.

Mais malheur au libéralisme le jour où l'opinion cléricale viendrait à mourir. Il ne resterait plus à M. Frère-Orban qu'à suivre M. Lambert dans la tombe.

Dieu nous préserve d'une pareille infortune !

JULES WILMART.

Travaux publics.

On sait avec quelle compétence et quel sens pratique, M. Ziane dirige les travaux de la ville.

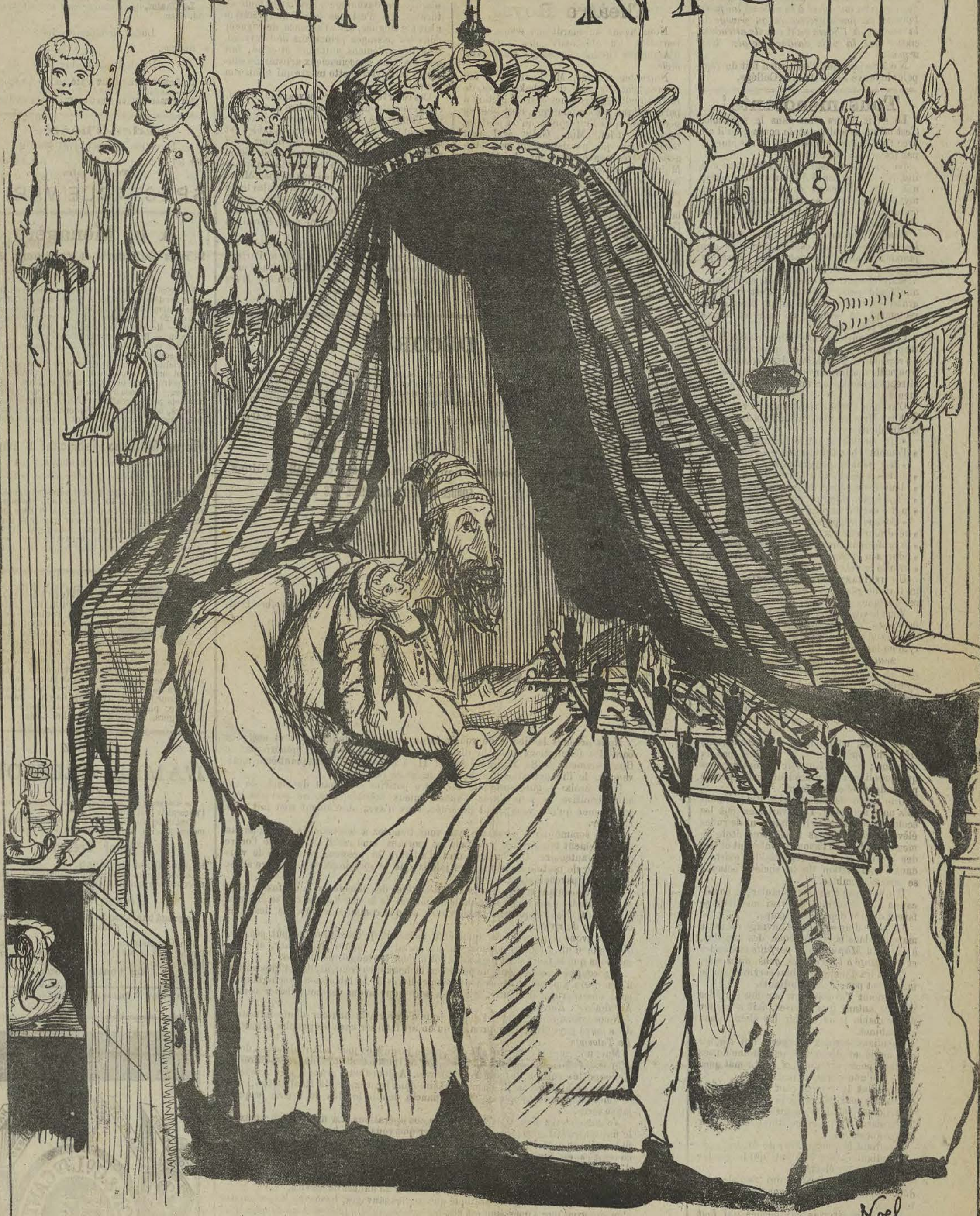
Un exemple entre mille.

L'enclos de Jonruelle est — on le sait — transformé depuis plusieurs années en rues dont l'une, partant de l'angle de la rue des Franchimontois — à côté de la maison Chaumont, bien connue des liégeois — doit aboutir place Maghin.

Or, voilà des années déjà que la rue existe et on n'y voit encore aucune trace de pavage.

Quant il pleut — et il pleut toujours dans notre fêtu pays — c'est un cloaque infect où il est impossible de s'aventurer et cette rue, qui doit être utilisée pour le charriage et pour le passage des bestiaux arrivant par

LA SAINT NICOLAS



Noel

Pour consoler Popot de ce qu'il n'a pas encore sa réserve, S^t Nicolas lui a apporté une boîte de soldats de plomb qui font son bonheur et aussi par conséquent celui de ses sujets.